

d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et, en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossements qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris dit à ceux qui étaient présents : « Il est donc impossible de rien faire contre la volonté divine. » Il châtia les Numides : mais il ne s'occupa plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais selon Tite-Live et César Auguste l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques.



FIG. 38. — Magistrat romain avec le manteau de guerre.

FLAMININUS¹

GUERRES CONTRE PHILIPPE DE MACÉDOINE ET CONTRE ANTIOCHUS. —
MORT D'ANNIBAL.

Flamininus fit ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa.

Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat, la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposèrent à son élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, fit violence aux lois pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Elius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année. La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune que les affaires dont il se trouvait chargé et les ennemis qu'il avait à

1. C'est en 196 avant J.-C. que Flamininus proclame la liberté de la Grèce.

combattre demandassent un général qui voulût bien subjuguier par les armes et par la force que gagner par la douceur et la persuasion. Philippe avait dans son royaume de Macédoine assez de troupes pour suffire à quelques combats ; mais dans une guerre de longue durée c'était la Grèce qui faisait toute sa force : c'était d'elle qu'il tirait l'argent, les vivres et les provisions de son armée ; c'était elle enfin qui lui ouvrait une retraite assurée ; et tant qu'on ne l'aurait pas détachée de Philippe cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule bataille. La Grèce n'avait pas encore de grandes relations avec les Romains ; elle commençait seulement à avoir avec eux des rapports d'affaires ; et si leur général n'eût pas été un homme d'un naturel doux, qui préférât les voies de conciliation à celles de la violence, qui sût écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui ; qui cependant se montrât toujours rigide observateur de la justice, la Grèce n'aurait pas si facilement secoué un joug qu'elle portait depuis longtemps, pour embrasser une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir plus clairement dans le récit de ses actions.

Flamininus, qui savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius, ne s'étaient rendus que fort tard en Macédoine, et que, traînant la guerre en longueur, ils avaient consumé leurs forces en combats de postes, en escarmouches, pour forcer un passage ou enlever un convoi, ne voulut pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée que dans l'arrière-saison ; il ne chercha pas à gagner une année, outre celle de son consulat, en passant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. N'ayant d'autre ambition que d'employer à l'expédition de Macédoine l'année entière de son consulat, il renonça aux honneurs et aux distinctions que sa charge lui aurait procurés à Rome. Il demanda au sénat d'avoir avec lui son frère Lucius pour commander la flotte, et de prendre parmi les soldats qui, sous les ordres de Scipion, avaient défait Asdrubal en Espagne et Annibal en Afrique, trois mille hommes qui, encore en état de servir, et très disposés à le suivre, seraient la principale force de son armée. Il s'embarqua avec ces troupes, et arriva heureusement en Épire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, qui depuis longtemps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus,

tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux. Flamininus prit le commandement de l'armée ; et après avoir renvoyé Publius à Rome, son premier soin fut d'aller reconnaître le pays. Il n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé ; mais il n'a pas ces bois agréables, ces forêts d'une belle verdure, ces retraites et ces prairies qui rendent si délicieux les environs de Tempé. Il est formé à droite et à gauche d'une longue chaîne de hautes montagnes, dont les racines forment une vallée large et profonde, au travers de laquelle coule l'Apsus, qui, par sa forme et par la rapidité de son cours, ressemble au fleuve Pénée. Il couvre de ses eaux tout l'espace situé entre le pied des montagnes, excepté un chemin étroit taillé dans le roc, et si escarpé, qu'une armée y passerait difficilement, quand même il ne serait pas gardé ; et pour peu qu'il fût défendu, il deviendrait impraticable.

On conseillait à Flamininus de faire un long circuit par la Dassarétide, près de la ville de Lyncus, où il trouverait un chemin large et facile. Mais il craignit que, s'il s'éloignait de la mer pour se jeter dans un pays maigre et mal cultivé, et que Philippe évitât toujours de combattre, les vivres ne vinssent à manquer aux Romains ; et qu'après être resté longtemps sans rien faire, comme son prédécesseur, il ne se vît obligé de regagner la mer : il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et d'en forcer le passage à quelque prix que ce fût. Elles étaient occupées par les troupes de Philippe, qui des deux côtés faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de flèches et de traits. Il se livra plusieurs combats où de part et d'autre il y avait beaucoup de morts et de blessés, et qui ne décidaient rien. Enfin des bergers, qui faisaient paître leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent dire à Flamininus qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils lui promettaient de faire passer son armée, et de le conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils lui donnèrent pour garant de leurs promesses Charops, fils de Machatas, le plus distingué des Épirotes, qui était fort attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parce qu'il craignait Philippe. Sur cette garantie, Flamininus envoya un de ses tribuns avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les bergers, chargés de fers, conduisaient les troupes, qui le jour se tenaient cachées dans

des endroits creux, couverts par des bois, et la nuit marchaient au clair de la lune, qui était alors dans son plein.

Flamininus depuis leur départ tenait son armée tranquille, se bornant à engager de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais dès le matin du jour que le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement toute son armée, la divisa en trois corps et, se plaçant lui-même au centre, il la conduisit le long du fleuve par le sentier le plus étroit, lui fit gravir la montagne; et, toujours assailli par les traits des ennemis, qui lui disputaient le passage, il en venait souvent aux mains avec eux au milieu des rochers. Les deux autres corps, qui marchaient sur les côtés, faisaient à l'envi des efforts extraordinaires, et montraient la plus vive ardeur pour franchir ces hauteurs escarpées, lorsque le soleil, en se levant, laisse apercevoir au loin une fumée, peu apparente d'abord, et semblable à ces brouillards qui se forment sur les montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir, parce que, causée par les troupes qui gagnaient déjà les hauteurs, elle s'élevait derrière eux. Les Romains, fatigués du combat et des difficultés de leur marche, quoique encore incertains de la vraie cause de cette fumée, espérèrent que c'était ce qu'ils désiraient. Mais quand ils l'eurent vue s'épaissir au point d'obscurcir l'air, et s'élever en gros tourbillons, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent des feux amis. Alors, redoublant d'efforts, ils se jettent sur les Macédoniens avec de grands cris, et les poussent dans les endroits les plus difficiles. Les Romains qui étaient parvenus au sommet des montagnes, derrière les ennemis, répondent à leurs cris; et les Macédoniens, effrayés, prennent ouvertement la fuite. Il n'y en eut pas plus de deux mille de tués, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

Les Romains pillèrent leur camp, prirent les tentes et les esclaves; et, s'étant rendus maîtres de tous les défilés, ils traversèrent l'Épire, mais avec tant d'ordre et de retenue que malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer, quoiqu'ils n'eussent pas reçu la distribution de leur mois de blé, et qu'il ne fût pas facile de s'en procurer, ils ne prirent cependant rien dans un pays où tout était en abondance. Mais Flamininus, qui savait que Philippe, en traversant la Thessalie comme un fuyard, forçait les habitants de quitter leurs demeures pour se retirer

dans les montagnes, qu'il brûlait les villes, livrait au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter, et semblait abandonner cette contrée aux Romains; Flamininus, dis-je, se fit un point d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la conserveraient, comme un pays qui leur était déjà acquis et que leur cédaient les ennemis eux-mêmes. La suite des événements leur fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thessalie, ils virent toutes les villes se donner à eux; les Grecs situés en deçà des Thermopylées désiraient ardemment voir Flamininus et se rendre à lui; les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêtaient, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains pour lui faire la guerre; les Opuntiens rejetèrent l'offre que les Étoliens, qui avaient embrassé avec chaleur le parti des Romains, leur faisaient de mettre une garnison dans leur ville et de se charger de sa défense. Ils appelèrent Flamininus lui-même, et se remirent à sa discrétion avec une entière confiance.

La première fois que Pyrrhus vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, il dit que cette ordonnance des barbares ne lui paraissait nullement barbare. Ceux qui voyaient Flamininus pour la première fois étaient forcés de tenir le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait une armée de barbares, avec un général qui subjuguait et détruisait tout par la force des armes; et ils voyaient un homme à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Ravis de tant de belles qualités, ils se répandaient dans les villes, qu'ils remplissaient des mêmes sentiments d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il se fut abouché avec Philippe, qui avait paru désirer la paix, et que Flamininus la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs villes, le refus que Philippe fit d'accéder à ces conditions convainquit ses meilleurs partisans même que les Romains étaient venus faire la guerre non aux Grecs, mais aux Macédoniens, pour la défense des Grecs; et toutes les villes allèrent se rendre volontairement à Flamininus.

Comme il traversait la Béotie sans y commettre aucune hosti-

lité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre : ils tenaient pour Philippe à cause de Brachyllas ; mais, pleins de respect et d'estime pour Flamininus, ils désiraient se conserver l'amitié des deux partis. Il les reçut avec beaucoup d'humanité, les embrassa, et poursuivit tranquillement son chemin avec eux, leur faisant plusieurs questions, leur racontant lui-même différentes choses, et donna ainsi à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le rejoindre. En avançant toujours, il arriva aux portes de la ville, et y entra avec les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir, mais qui n'osèrent résister, parce qu'il avait une escorte nombreuse. Quand il fut dans Thèbes, il assembla le conseil ; et comme s'il n'eût pas eu la ville en son pouvoir, il les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attale, qui de son côté pressait vivement les Thébains de le faire. Mais comme ce prince, pour étaler sans doute son éloquence devant Flamininus, parlait pour lui avec plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge, tout à coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étourdissement qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse, et peu de jours après il fut transporté par mer en Asie, où il mourut. Les peuples de Bœotie embrassèrent le parti des Romains ; cependant Philippe ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Flamininus fit partir aussi des députés, pour représenter au sénat que s'il voulait faire la guerre il fallait lui proroger le commandement, ou lui donner le pouvoir de faire la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre qu'on n'envoyât pour continuer la guerre un autre général, qui lui aurait ravi toute sa gloire. Ses amis firent si bien que Philippe n'obtint rien de ce qu'il avait demandé et que Flamininus fut conservé dans le commandement.

Il en eut à peine reçu le décret, qu'enflé de nouvelles espérances, il marche vers la Thessalie pour pousser la guerre avec vigueur. Il avait plus de vingt-six mille hommes, dont les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était pas moins forte que la sienne. En s'avancant ainsi l'un contre l'autre, ils se rencontrèrent près de Scotuse, où ils résolurent de hasarder la bataille. Les généraux des deux armées ne parurent pas étonnés, comme il arrive souvent, de se voir si près l'un de l'autre ; leurs troupes elle-mêmes n'en sentirent que plus de courage et plus d'ardeur : les Romains, en pensant

à la gloire dont ils se couvriraient par leur victoire sur les Macédoniens, à qui les exploits d'Alexandre avaient donné une si haute réputation de valeur et de puissance ; les Macédoniens, en espérant que s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Flamininus anima ses troupes à bien faire, à déployer toute leur valeur, en combattant contre les plus braves de leurs ennemis au milieu de la Grèce, le plus beau théâtre qui pût s'offrir à leur courage. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parce que le temps le pressait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts. Il commençait de là à haranguer ses troupes, et à leur dire tout ce qui est d'usage en pareille occasion ; mais, les voyant découragées par l'augure sinistre du lieu d'où il parlait, et en étant lui-même tout troublé, il ne voulut point combattre ce jour-là.

Le lendemain dès le point du jour, après une nuit humide, les nuages s'étant épaissis en brouillards, toute la plaine fut couverte d'une sombre obscurité : dès que le jour eut paru, le brouillard tomba des montagnes, et, couvrant tout l'espace qui était entre les deux camps, il en déroba entièrement la vue. Les détachements que les deux armées avaient envoyés pour reconnaître les lieux et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, s'attaquèrent près de Cynocéphales, nom qu'on a donné à de petites éminences terminées en pointe, placées les unes devant les autres, et qui ressemblent assez à des têtes de chiens. Les événements de cette escarmouche variant beaucoup, comme il était naturel dans des lieux difficiles, chaque parti fuyait et poursuivait à son tour ; et des deux camps on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient : bientôt l'air, en s'éclaircissant, ayant laissé voir aux deux généraux ce qui se passait, ils en vinrent aux mains avec toutes leurs forces. Philippe, qui avec la phalange de son aile droite fondait de ses hauteurs sur les ennemis, fit plier les Romains, qui ne purent soutenir le poids de ce front de bataille, couvert de boucliers serrés l'un contre l'autre, et tout hérissés de piques. Mais à son aile gauche les rangs se trouvaient rompus et séparés par les enfoncements que formaient ces éminences. Flamininus, qui s'en aperçut, laissa son aile gauche qui était déjà vaincue ; et, passant avec rapidité à son aile

droite, il tombe vivement sur les Macédoniens que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui faisait toute leur force. D'un autre côté, embarrassés par la pesanteur de leurs armes, ils agissaient difficilement, et avaient de la peine à combattre d'homme à homme; car cette phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable. Mais vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle, soit par le poids de son armure, soit parce qu'il tirait des différentes parties de ce tout, qui se soutenaient mutuellement, plus de vigueur que de lui-même.

L'aile gauche des ennemis étant ainsi mise en fuite, une partie des Romains s'attache à sa poursuite; les autres, courant sur l'aile droite qui combattait encore, la chargent en flanc et en font un grand carnage. Bientôt cette aile, déjà victorieuse, est enfoncée, et prend la fuite en jetant ses armes. Il n'y eut pas moins de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Les Étoliens furent accusés d'avoir laissé échapper Philippe, parce qu'ils s'arrêtèrent à piller son camp, pendant que les Romains étaient à sa poursuite, en sorte qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien; ce qui donna lieu de leur part à des reproches qui dégénérent en une querelle ouverte. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Flamininus, en s'attribuant l'honneur de cette victoire et se hâtant de répandre dans toute la Grèce qu'elle était principalement leur ouvrage.

Flamininus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très sensible à cet affront, et depuis il fit seul toutes les affaires, sans tenir compte des Étoliens. Ils en furent très piqués; et peu de temps après, Flamininus ayant reçu une ambassade de Philippe pour des propositions de paix, qu'il parut écouter, ils parcoururent toutes les villes et se plaignirent hautement qu'on vendait la paix à Philippe, tandis qu'on pouvait déraciner entièrement cette guerre et anéantir une puissance qui, la première, avait mis la Grèce sous le joug. Ces plaintes jetaient le trouble parmi les alliés; mais Philippe, étant venu traiter lui-même de la paix, fit cesser tous les soupçons qu'on pouvait avoir, en se remettant à la discrétion de Flamininus et des Romains. Ainsi, ce général termina la guerre en laissant à Philippe le royaume de Macédoine,

en l'obligeant de renoncer à toute prétention sur la Grèce et de payer la somme de mille talents¹; il lui ôta tous ses vaisseaux, à l'exception de dix, et prit pour otage Démétrius, l'un de ses fils, qu'il envoya à Rome. En faisant cette paix, il se prêta sagement aux circonstances et sut prévoir l'avenir; car Annibal, cet implacable ennemi des Romains, banni de son pays et réfugié auprès d'Antiochus, le pressait d'aller au-devant de la fortune, en suivant le cours de ses brillantes prospérités. Ce prince, à qui ses exploits avaient mérité le surnom de grand, y était assez porté de lui-même. Il aspirait déjà à la monarchie universelle, et ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Flamininus, par une sage prévoyance de l'avenir, n'eût pas incliné à la paix; que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déjà dans la Grèce contre Philippe; que les deux plus grands et plus puissants princes qu'il y eût alors eussent uni leurs intérêts et leurs forces, Rome aurait eu à soutenir des combats aussi difficiles et aussi périlleux que dans ses guerres contre Annibal. Flamininus, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

Cependant les dix députés que le sénat avait envoyés à Flamininus lui conseillaient de déclarer libres tous les Grecs et d'excepter seulement Corinthe, Chalcis et Démétriade, villes où il mettrait de bonnes garnisons, pour s'assurer d'elles contre Antiochus. Alors les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent pour porter les villes à la sédition. Ils pressaient Flamininus de délier les fers de la Grèce: c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes que nous venons de nommer. Ils demandaient aux Grecs si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais bien plus pesante, ils se trouvaient plus heureux; s'ils admiraient Flamininus et le regardaient comme leur bienfaiteur parce qu'il leur avait mis au cou les fers qu'ils avaient aux pieds. Flamininus piqué de ces imputations, et les supportant avec impatience, pressa si fort le conseil, qu'il obtint enfin qu'on retirât les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière. Peu de temps après, on célébra les jeux isthmiques, où se rendit

1: Environ cinq millions.